

Des nouvelles
d'une p'tite ville

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Hade, Mario, 1952-
Des nouvelles d'une p'tite ville
Sommaire : t. 2. 1968, Juliette.
ISBN 978-2-89585-606-1 (vol. 2)
I. Hade, Mario, 1952- . 1968, Juliette. II. Titre.
III. Titre : Des nouvelles d'une petite ville.
PS8615.A352D47 2015 C843'.6 C2014-942500-7
PS9615.A352D47 2015

© 2015 Les Éditeurs réunis (LÉR).

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédits d'impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada
de l'aide accordée à notre programme de publication.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada
par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition.

Édition :
LES ÉDITEURS RÉUNIS
www.lesediteursreunis.com

Distribution au Canada :
PROLOGUE
www.prologue.ca

Distribution en Europe :
DNM
www.librairieduquebec.fr



Suivez Les Éditeurs réunis sur Facebook.

Visitez le site Internet de l'auteur : www.mariohade.com

Imprimé au Canada
Dépôt légal : 2015
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
Bibliothèque nationale de France

Mario Hade

Des nouvelles
d'une p'tite ville

1968. Juliette



LES ÉDITEURS RÉUNIS

Du même auteur

Le secret Nelligan, roman, Les Éditeurs réunis, 2011.

L'énigme Borduas, roman, Les Éditeurs réunis, 2012.

Chroniques d'une p'tite ville, tome 1 : 1946 – L'arrivée en ville, roman, Les Éditeurs réunis, 2013.

Chroniques d'une p'tite ville, tome 2 : 1951 – Les noces de Monique, roman, Les Éditeurs réunis, 2013.

Chroniques d'une p'tite ville, tome 3 : 1956 – Les misères de Lauretta, roman, Les Éditeurs réunis, 2014.

Chroniques d'une p'tite ville, tome 4 : 1962 – La vérité éclate, roman, Les Éditeurs réunis, 2014.

Des nouvelles d'une p'tite ville, tome 1 : 1967 – Violette, roman, Les Éditeurs réunis, 2015.

À paraître à l'automne 2015 :

Des nouvelles d'une p'tite ville, tome 3.

Prologue

Après la séparation de Violette et Marcel, la vie avait suivi son cours. Marcel s'était retrouvé dans un petit trois-pièces meublé, dans un sous-sol de Montréal-Nord, et Violette avait réussi à garder le chalet grâce à sa part d'héritage que sa mère lui avait légué d'avance. Elle vivait difficilement l'échec de son mariage, mais elle avait conclu qu'il valait mieux vivre seul que d'être mal accompagnée. La vie de Marcel s'était effondrée; ce dernier avait espéré garder le chalet et sa maîtresse, mais il avait perdu les deux. Il subissait le sarcasme de certains membres de sa famille, dont Yvan, qui était le plus sévère à son égard.

— Je vous l'avais dit quand vous avez commencé à bâtir son chalet que ça ne durerait pas. Premièrement, il n'avait pas l'argent pour le compléter et deuxièmement, quand j'ai su qu'il trompait sa femme, j'étais certain que son château de cartes s'écroulerait.

— Tu n'as pas à le juger, car tu n'as jamais mis les pieds au lac Noir, alors que lui a participé à construire le tien! lui répondit Patrick en colère.

— Parlant de mon chalet, je le vends! Si tu connais des acheteurs, le mien est à vendre pour 10 000\$, rajouta Yvan pour l'irriter.

— Tu peux pas le vendre à ce prix-là à un membre de la famille! Tout le monde est venu te donner un coup de main pour le bâtir, sacrament, moé le premier! Il t'a même pas coûté cinq mille, t'es un vrai crosseur!

— Les affaires sont les affaires, et puis je ne veux plus de chalet, je préfère une maison à la place, répliqua Yvan.

— Je suis certain que c'est Juliette qui est en arrière de ça, sacrament!

Chapitre 1

Juliette Duperron était née dans une ferme, non loin de Granby, en 1936. Elle était la seule fille d'une famille de quatre enfants. Elle avait eu une enfance heureuse et n'avait pas participé aux travaux de la ferme tout comme sa mère, d'ailleurs. Son père, Ernest Duperron, avait hérité de la terre ancestrale à titre d'aîné. C'était une grosse ferme, comparativement à l'ancienne terre d'Émile Robichaud. Monsieur Duperron était un homme débonnaire qui vénérât sa femme et qui limitait sa participation à lui donner des enfants, tâche qu'il jugeait suffisamment lourde. Cette dernière recevait l'aide de sa belle-sœur, qui était demeurée célibataire à cause d'un léger handicap intellectuel, pour les travaux ménagers. Quand Ernest avait hérité de la ferme, il avait gardé sa sœur Fernande que tout le monde appelait la vieille fille Duperron. Ernest avait une affection sincère pour sa sœur; étant lui-même célibataire, il la trouvait précieuse pour entretenir la maison et pour préparer les repas. Fernande, en digne fille de fermier, participait à plusieurs travaux de la ferme. Quand Ernest s'était marié, Fernande avait continué à remplir les tâches qu'elle avait effectuées depuis toujours. Elle était extrêmement timide et craignait de ne pas être accueillie par la nouvelle épouse de son frère. Corinne l'avait déjà acceptée à l'époque où Ernest la courtisait, ayant noté sa grande capacité de travail. Peu portée sur les tâches ménagères, Corinne

était une femme plutôt cultivée, et régnait sur la famille en matière d'éducation, de bienséance et de culture. Elle laissait Fernande se débrouiller avec le reste. Tous les dimanches, elle réunissait ses ouailles autour du piano et leur jouait des airs de Beethoven comme la populaire *Lettre à Élise*, ou *Sonate au clair de lune*. Ernest Duperron écoutait religieusement sa femme ; quiconque aurait commis un impair pendant qu'elle jouait aurait été puni sévèrement après «le concert du dimanche» comme il l'appelait.

Il avait planifié de suivre la même ligne de pensée que son père. Un de ses garçons hériterait de la ferme familiale, tandis que les autres poursuivraient des études selon leurs aptitudes personnelles. L'un deviendrait agronome, l'autre ingénieur, et ainsi de suite. Son unique fille lui causait quelque problème, car elle n'avait aucun intérêt pour se scolariser. Il ne lui demandait pas de fréquenter le collège classique, mais d'être à l'image de son épouse pour en faire une femme qui serait digne d'intérêt pour un notable de Granby ou pour un gros propriétaire terrien. Sa mère avait beau exercer toute la pression qu'elle pouvait sur sa fille, celle-ci restait sourde aux récriminations de sa mère.

Juliette était le cancre de la famille. Elle avait des difficultés d'apprentissage en raison de son désintéressement pour les matières scolaires. Elle avait terminé sa neuvième année de peine et de misère, au grand désarroi de ses parents. Elle était intéressée par la mode qui avait explosé dans les années cinquante et qui correspondait à l'adolescente qu'elle était.

Ses parents avaient fini par abdiquer. Ils priaient pour que le bon Dieu exauce leurs vœux afin qu'elle se trouve un mari digne de faire partie de leur famille. Ils ne fondaient pas de grands espoirs à ce sujet.

Une de ses camarades de classe avait déniché un travail de serveuse dans un petit casse-croûte, au coin de la rue Robinson et de la rue Cowie, artère baptisée le chemin de Canaan. Le casse-croûte Chez Mailloux, du nom de son propriétaire.

— Pourquoi tu ne postulerais pas, Juliette? Le patron est très gentil et on pourrait travailler ensemble, lui dit son amie Colette.

— Tu crois qu'il me prendrait comme serveuse? Je n'ai aucune expérience..., répliqua Juliette.

— Fais-lui ton plus beau sourire et détache quelques boutons de ta blouse pour mettre en évidence ta poitrine, et il va t'engager. Ce qui compte, c'est ton entregent.

— Tu crois?

— J'en suis certaine! Ton allure compensera ton manque d'expérience. Les clients vont tout te pardonner si tu exposes tes attributs sans exagération, si tu comprends ce que je veux dire. Y'a pas un p'tit vieux ni un travailleur qui dédaignent d'admirer une jeune femme bien roulée, reprit Colette.

— Je ne suis pas si bien roulée que ça. Je suis plus du genre grande efflanquée! rétorqua Juliette.

— Laisse-moi t'arranger avant l'entrevue et je te garantis que tu auras le poste !

— Un de mes frères pourrait me conduire au travail, si j'obtiens le poste.

— Il faudra que tu portes une jupe noire, une blouse blanche ainsi que des souliers confortables parce que huit heures debout, c'est dur pour les pieds et les jambes.

— Je vais tenter ma chance et tant mieux si j'ai le poste. J'aimerais ça, travailler avec toi.

Juliette postula et fut à l'œuvre dès le lendemain. Ses parents n'étaient pas enchantés par son nouveau travail. Âgée d'à peine seize ans, elle avait toutefois fait preuve d'initiative en se dénichant un emploi aussi vite après la fin des classes. Ils espéraient que ce métier serait suffisamment ardu pour l'encourager à poursuivre ses études. Ils auraient aimé qu'elle devienne secrétaire, ou infirmière, ou caissière, mais un travail un peu plus noble que celui de serveuse.

Juliette excellait dans son nouveau métier et apprenait très rapidement à faire patienter un client, même si le cuisinier prenait du retard dans la préparation de ses plats. Elle n'hésitait pas à se servir de son charme et, en peu de temps, elle avait développé une clientèle fidèle. Le salaire n'était pas élevé, mais les pourboires complétaient agréablement son revenu. Le temps passait vite et c'était presque un plaisir pour elle de

gagner ainsi sa vie et de revoir ses clients réguliers. Monsieur Mailloux appréciait grandement son travail, car son chiffre d'affaires avait bondi.

Elle recevait beaucoup de propositions de clients qui la savaient célibataire, mais elle faisait très attention à sa réputation. Colette vivait déjà en appartement et aimait sa liberté. Elle en parlait régulièrement à Juliette, qui l'enviait. Colette recevait des hommes chez elle et racontait dans le détail le plaisir qu'elle retirait à faire l'amour avec ses prétendants. Juliette était encore pucelle et voulait le demeurer jusqu'à ce qu'elle trouve celui qui ferait suffisamment vibrer son cœur pour s'offrir à lui. Elle était ambitieuse et avait retenu certaines des valeurs inculquées par ses parents. Tout comme sa mère, elle recherchait un notable ou un gros propriétaire terrien ; elle savait qu'elle redorerait son image auprès de son père en fréquentant des hommes bien nantis.

Une année s'était écoulée et Juliette semblait être toujours aussi heureuse à son travail. Cependant, elle avait compris qu'elle ne désirait pas être serveuse toute sa vie. Colette était toujours en poste avec elle. Ce jour-là, Juliette s'était confiée à elle.

— J'aime bien ce travail, parce que j'adore le public ; on ne sait jamais, peut-être qu'un jour je rencontrerai l'âme sœur ?

— Ma pauvre Juliette, tu oublies que nous sommes dans un quartier ouvrier ! La clientèle est essentiellement composée de travailleurs du textile et de fermiers qui sentent l'étable, lui lança Colette.

— Tu es bien méprisante ! Tu oublies que je viens de la campagne et que je n'ai pas de dédain pour les fermiers, tu sauras...

— Excuse-moi, Juliette ! Oui, je l'avais oublié. Mais si tu veux rencontrer des hommes d'affaires ou des commerçants, je pourrais t'en présenter quelques-uns, si tu veux.

— Tu en connais ?

— J'en fréquente un en ce moment ; il vient souvent avec un ami qui a une boutique de vêtements pour homme. Il est plutôt beau garçon, même s'il a presque quarante ans.

— Il est beaucoup trop vieux pour moi ! J'ai à peine dix-sept ans...

— Justement, Juliette ! Je suis certaine que tu aurais un immense succès auprès de Denis Latraverse. Il aime la chair fraîche, et tu as tout ce qu'il faut pour l'exciter.

— Me prends-tu pour une fille facile ? Je suis encore vierge, tu sauras !

— Tu n'as tout de même pas l'intention de le rester toute ta vie ! Tu ne sais pas ce que tu manques, ma belle !

— Tu couches avec ton ami sans même être fiancée ? Moi, je ne serais pas capable de faire ça !

— T'es vraiment vieux jeu, ma pauvre Juliette. Oublie ce que je t'ai dit !

Juliette n'aimait pas le ton condescendant que Colette avait pris pour lui répondre. Elle se sentait comme une arriérée mentale, et ce sentiment lui était désagréable. Elle avait toujours pensé qu'elle garderait sa virginité pour celui qu'elle épouserait. En 1954, la religion dominait la population, et ses parents étaient très conservateurs sur ce point. Une femme qui perdait sa virginité avant le mariage était considérée comme une femme facile. Évidemment, l'hypocrisie faisait partie du quotidien des gens à l'époque. Beaucoup d'entre eux avaient goûté au plaisir du sexe sans le crier sur les toits ; Juliette, qui était d'une nature chaude, était tentée par l'expérience. Les caresses qu'elle se faisait n'étaient plus suffisantes pour assouvir son désir, mais elle ne savait pas très bien comment s'y prendre pour franchir le pas. Les propos de Colette la bousculaient, mais lui ouvraient aussi une porte sur ce monde plus émancipé.

— Écoute Colette, j'ai réfléchi à ta proposition. Elle m'intéresse, mais je ne te promets pas que j'irai jusqu'au bout avec cet homme-là.

— Ne t'en fais pas, Juliette ! Il te plaira, j'en suis sûre. Si je n'étais pas déjà acoquiné avec quelqu'un, j'en ferais mon affaire...

— Tu banalises tellement la chose que tu me fais peur !

— Tu me fais rire avec ta mentalité de pucelle. Tu ne sais pas ce que tu manques...

— Oui, mais ce n'est pas rien la virginité, Colette !

— Justement ! Tu es mieux de la perdre avec quelqu'un qui sait s'y prendre que l'inverse. La petite douleur que tu ressentiras ne sera rien à côté du plaisir que tu en retireras. Je t'assure que tu ne le regretteras pas, mais ne t'amourache pas du premier amant qui te fera jouir. Ce serait une erreur, ma belle Juliette.

— Tu veux dire que cet homme se contentera de prendre ma virginité, c'est tout ?

— Il pourrait avoir le goût de recommencer si tu l'excites suffisamment, mais ne te monte pas la tête. Il est très gentil et il pourrait même te faire des cadeaux s'il a envie de poursuivre la relation, mais il n'y a pas d'avenir avec lui, il est déjà marié.

— Il est marié ? Je ne serais rien d'autre qu'une maîtresse pour lui, si je comprends bien ce que tu me dis ?

— Mais oui ! Qu'est-ce que tu penses ! Que je vis avec mon amant ? Il a une femme et des enfants, mais il me gâte avec de belles sorties que je ne pourrais jamais m'offrir autrement. Il m'aide même à payer mon appartement. C'est le meilleur des

deux mondes. Il me voit seulement quand cela lui tente, et il est toujours gentil avec moi. Il n'est jamais là le matin quand je me réveille, c'est merveilleux...

— J'avais une tout autre vision de l'amour, mais j'avoue que plus tu m'en parles et plus je suis excitée. Tu me dis que l'homme que tu veux me présenter est beau?

— Je te jure, Juliette, qu'il est beau. Et c'est un gentleman en plus! Tu ne regretteras pas de l'avoir connu, dans la mesure où tu ne feras pas ta petite oie blanche...

— Qu'est-ce que tu veux dire par là? demanda Juliette, qui avait une idée de ce que son amie voulait lui signifier.

— Tu le sais bien! Avec ton éducation pudibonde, il peut ne pas te trouver assez dégourdie à son goût, tu comprends?

— Tu me traites de niaiseuse?

— Je n'ai pas dit ça, mais avoue que tu n'as pas d'expérience, hormis le fait d'avoir observé les animaux à la ferme de tes parents.

— Tu es franchement blessante! Tu me traites comme si j'étais une sotte. Organise la rencontre et je vais te prouver que je ne suis pas une petite oie blanche. Tu as le don de me faire sentir stupide, et je déteste ça...

— Ne sois pas si susceptible! Je voulais juste souligner le fait que tu n'avais pas d'expérience.

— Je vais devoir mentir en prétextant que je fais deux quarts de travail, mais il faudra que je sois au restaurant à minuit pour la fermeture.

— Ne t'inquiète pas, Juliette ! Il te ramènera à temps. C'est ton frère Arsène qui viendra te chercher ? Il faut qu'il l'aime, sa petite sœur, pour se lever et venir te quérir à cette heure-là.

— Je suis la seule fille de la famille avec trois frères. Tu comprends qu'ils me protègent tous, surtout que mes parents les poussent à prendre soin de moi.

— Une petite princesse !

— En quelque sorte, mais c'est parfois lourd toute cette attention...

Elles avaient profité d'une période tranquille au restaurant pour planifier cette rencontre cruciale. Colette avait mis suffisamment de pression sur Juliette pour qu'elle se décide enfin à faire le grand saut. Ne voulait-elle pas goûter à ce fruit défendu avant de se marier ? Malgré ses craintes, Juliette avait hâte de franchir le pas qui ferait d'elle une femme dans le vrai sens du mot.

Colette avait organisé la soirée en question, laquelle devait se dérouler un jeudi soir. Tous devaient se retrouver à son appartement. Et, de chez elle, ils se rendraient à un restaurant chic du haut de la ville. Les deux filles étaient fébriles de terminer leur quart de travail. Le cavalier que Juliette devait rencontrer était un très bel homme soigné.

Son prétendant était galant et attentionné, comme elle l'avait rêvé. Juliette se sentait comme une princesse ce soir-là. Durant le souper, elle avait bu du vin, elle qui n'en prenait que très rarement. Il lui touchait délicatement la main, le bras, le genou. Elle frémissait à chacune de ses caresses et anticipait avec émoi la suivante. Avant de quitter le restaurant, elle était surexcitée et désirait qu'il lui fasse l'amour.

Le quatuor retourna à l'appartement de Colette. Elle et son amant descendirent de voiture, y laissant seuls les nouveaux tourtereaux. Quant au prétendant de Juliette, il désirait plus d'intimité avec elle et cette dernière ne lui opposait aucune résistance. Ils restèrent donc dans l'auto. Il l'embrassa pour la première fois en lui enserrant la taille.

— Tu me fais tourner la tête, Juliette! Que dirais-tu si on allait dans un endroit plus discret pour terminer la soirée?

— Tu me fais tourner la tête à moi aussi! J'aime tellement tes caresses, qu'elles me rendent folle. Me promets-tu de me ramener au casse-croûte où je travaille, avant minuit? Mon frère est censé me ramasser à cette heure-là.

— Tout ce que tu veux, ma belle! Ça nous laisse plus de trois belles heures de délices. J'avais pensé t'amener à l'hôtel Windsor. C'est un bel endroit bien tenu. Qu'en dis-tu?

Il l'embrassa de nouveau avant même qu'elle ait le temps de répondre. Il lui caressa délicatement un sein pour lui signifier ses intentions. Juliette fondit dans ses bras. Elle ne pouvait

qu'acquiescer à tout ce qu'il voulait. Il aurait pu la prendre sauvagement dans l'auto qu'elle ne lui aurait pas résisté. Elle était tellement excitée que sa petite culotte était mouillée; c'est qu'elle anticipait ce qui se produirait très bientôt. Elle deviendrait une femme dans tout le sens du terme.

— Tout ce que tu veux et où tu veux Denis!

— D'accord, allons-y!

Ils arrivèrent à l'hôtel et Denis demanda la clef de la chambre 308. Il avait tout prévu, mais ce détail indifférait Juliette. Elle n'avait qu'un souhait, se retrouver nue dans ses bras et accueillir ses caresses avec délices. Son excitation était à son comble. Ils se dirigèrent vers l'ascenseur et ils s'enlacèrent dès que la porte se referma. Cette fois, en l'embrassant, il lui palpa une fesse avec fougue, comme s'il la possédait déjà. Juliette était presque cramponnée à lui tellement elle répondait à ses caresses. Quand la porte de l'ascenseur s'ouvrit au troisième étage, un couple attendait pour descendre au rez-de-chaussée. Pris en flagrant délit, Denis et Juliette s'esclaffèrent en jetant un regard complice au couple qui venait de les surprendre.

Aussitôt rendus à la chambre, ils s'arrachèrent leurs vêtements. Ils n'avaient qu'une envie: donner enfin libre cours à leurs désirs. Déjà très excitée, Juliette ne pensait pas à ce moment-là qu'elle pourrait l'être encore davantage. Toutes fausses pudeurs avaient disparu, elle s'offrait sans

réserve à toutes les caresses que son amant lui prodiguait. Il était impressionné par l'ouverture d'esprit de Juliette au point qu'il doutait qu'elle soit pucelle.

— Hum, c'est délicieux Juliette! Dis-moi, est-ce que c'est vraiment la première fois pour toi? Colette m'a prié de faire très attention parce que tu étais vierge.

— Elle t'a dit la vérité, je suis vierge. Mais je suis impatiente de ne plus l'être. Et tes caresses me font perdre la tête. C'est tellement bon, n'arrête surtout pas! Tu me fais des câlineries avec ta bouche, jamais je n'aurais imaginé ça possible. Tu ne trouves pas ça dégoûtant?

— Que dis-tu là? C'est tout le contraire. Je veux que tu jouisses dès la toute première fois.

— Je jouis déjà, mon chéri! Je me sens comme une marée qui monte sans jamais redescendre. N'arrête surtout pas, c'est trop bon!

Encouragé par ces paroles, Denis se félicita d'être tombé sur une pucelle qui lui demandait de continuer à la faire jouir. Heureusement qu'il avait pris ses précautions en utilisant un condom durant l'acte, qui fut de courte durée, car il aurait pu craindre le pire. Il n'aurait pas voulu la mettre enceinte et, vu sa franche acceptation, il avait la quasi-certitude qu'elle était dans sa période d'ovulation.

— Tu as aimé, Juliette?

— C'est indescriptible tout ce que j'ai ressenti. Mon orgasme était d'une telle intensité que j'ai craint de m'évanouir.

— Tu n'as pas ressenti de douleur ?

— Une douleur qui annonçait un orgasme puissant. J'ai perdu la tête à ce moment-là. J'ai adoré ta douceur et tout ce que tu m'as fait vivre. C'était tellement intense que je regrette seulement de ne pas avoir vécu l'expérience plus tôt.

— Je vais aller chercher une serviette pour nettoyer les dégâts. Je te remercie de m'avoir offert le cadeau de ta virginité et je m'excuse d'avoir brièvement douté de la véracité de tes propos.

Il revint avec un tissu humide et entreprit d'effacer toute trace de coït. En regardant l'heure, il se dit qu'il avait encore du temps devant lui pour continuer les petits jeux lubriques avec sa partenaire qui en réclamait encore. Il avait une bonne élève entre les mains, qu'il pourrait revoir si elle respectait sa vie privée et si elle ne s'amourachait pas trop de lui. C'était la condition *sine qua non* pour qu'il la revoie.

À 23 h 45 ce soir-là, Juliette lui donna un dernier baiser et descendit de sa voiture, les yeux brillants et le cœur léger. Elle était devant le casse-croûte Chez Mailloux ; elle décida d'y entrer afin de siroter un dernier café.

En avalant sa dernière gorgée, Juliette vit son frère arriver. Elle sortit du restaurant et se glissa sur le siège avant, juste à côté de son frère, qui était à moitié endormi.

— Merci d'être venu me chercher !

— Ce n'est rien ! Comment s'est déroulée ta soirée ?

— Ce fut assez mouvementé à un certain moment donné, mais ça s'est calmé par la suite ! Il y avait une bande de jeunes qui chahutaient en écoutant le *juke-box*. Ils s'amusaient à déformer les paroles de *Voyage au Canada* de Charles Trenet. C'était vraiment drôle, même si c'était un peu grivois. L'arrivée de monsieur Mailloux les a calmés.

— C'était des jeunes de ton âge ?

— Peut-être un peu plus jeunes que moi, mais des jeunes sympathiques. Il y avait aussi toute une bande de jeunes vêtus de jeans et de vestes de cuir à pitons. Ce sont des *Greasers* qui se peignent tous de la même façon en se mettant de la brillantine. Ils n'écoutent que de la musique américaine, du rock'n'roll. Est-ce que tu connais ça, Arsène ?

— Pas vraiment ! Tu sais que ce n'est pas mon genre de musique. J'aime la chansonnette française, Charles Trenet, Patachou, Édith Piaf. J'aime pas mal Willie Lamothe, Paul Brunelle, et j'aime bien aussi Raymond Lévesque et Jacques Normand. C'est quoi, donc, la chanson de Willie ? Ah oui : *Allô, allô petit Michel* ! Celle-là, je l'aime beaucoup.

Juliette ne partageait pas les goûts musicaux de son frère aîné, mais elle le laissait parler parce qu'il était si gentil avec elle. Elle ne connaissait personne d'autre qui aurait quitté son lit bien chaud, qui se serait rhabillé, qui serait monté dans

son auto et qui aurait parcouru 10 kilomètres pour lui rendre service. Elle s'estimait bien chanceuse d'avoir un frère comme lui.

— Tu as raison, elle est très populaire ! « C'est ta maman qui t'appelle... » fredonna-t-elle.

Le lendemain, Juliette commençait à travailler à 14 heures. Elle fit donc la grasse matinée en rêvant à la merveilleuse expérience de la veille. Certaines femmes n'avaient pas eu des expériences aussi agréables qu'elle en s'abandonnant entre les mains d'un partenaire maladroit ou égoïste qui ne pensait qu'à son plaisir sans se soucier de celui de sa partenaire. Elle trouvait qu'elle avait eu de la chance de perdre sa virginité entre les mains d'un amant expérimenté et attentionné. Ce matin-là, elle ne ressentait aucune douleur, sinon un simple rappel qu'elle avait vécu un moment inoubliable la veille. Quand elle descendit dans la cuisine, elle croisa sa mère qui remarqua aussitôt un changement chez sa fille.

— Tu es bien joyeuse, aujourd'hui, Juliette !

— C'est que j'ai bien dormi et que j'ai fait de beaux rêves, maman.

— Je te sens prête à t'envoler ! Je me demande bien quelle était la nature de tes rêves !

— Oh, rien de bien sérieux, je t'assure, mais je me promenais à cheval au grand galop jusqu'à une rivière où je me suis

baignée nue, loin des regards indiscrets. L'eau était bonne et purificatrice. Je me suis réveillée à ce moment-là, me sentant en pleine forme, lui répondit-elle.

— J'aurais préféré que tu portes un maillot !

— Ce n'était qu'un rêve, maman !

— Quand même ! Je suppose que tu étais nue sur ce cheval au galop ?

— Bien sûr ! Et il n'y avait pas de selle..., fit Juliette, pour faire enrager sa mère.

— Il est grand temps qu'on commence à regarder pour te trouver un mari !

— Je vais m'occuper de cet aspect-là de ma vie si tu permets, maman ! Nous ne sommes plus au Moyen Âge quand même...

— Il faut regarder pour un jeune homme cultivé digne de notre famille !

— Nous ne sommes que de simples fermiers, maman. Reviens sur terre !

— Sois polie avec ta mère ! Je ne veux pas de rustres dans ma famille.

— Je n'ai aucun intérêt pour les rustres ou les brutes ! J'aime la douceur dans tout.

— Ce n'est pas en travaillant dans un casse-croûte que tu trouveras quelqu'un faisant partie de l'élite.

— Tu resterais surprise de la clientèle de ce petit casse-croûte que tu sembles mépriser avec tant d'ardeur. Restons-en là si tu veux bien, car je ne veux pas perdre ma bonne humeur en me défendant de tes attaques sans fondement.

Sa mère prit son air hautain et quitta la cuisine pour se réfugier au salon. Juliette entendit sa mère répéter ses morceaux au piano. C'était son échappatoire quand elle se sentait contrariée. Juliette riait en son for intérieur. Si sa mère savait quels délices elle avait goûtés la veille, elle s'évanouirait. Juliette se demandait si elle pourrait revivre cette extase dans un avenir rapproché. Elle était comme une enfant qui venait de découvrir une boîte à bonbons. Elle n'avait qu'une idée, c'était de la vider. Elle voulait jouir encore et encore dans les bras de cet homme si délicat. Malheureusement, il était marié...